

POURQUOI ÇA MARCHE Le rock'n roll

Un Zeppelin passe

FRANÇOIS BON

Rock'n roll,

un portrait de Led Zeppelin

Albin Michel, 384 pp., 20 euros.

JEAN-PIERRE FILIU

Jimi Hendrix,

le gaucher magnifique

Mille et une nuits, 211 pp.,

18 euros (parution le 24 octobre).

SELIM BAUER

Freddie Mercury

Fayard, 340 pp., 20,90 euros.

La mort de Rick Wright, «l'âme du son Pink Floyd» (*Libération* du 17 septembre) n'a pas frappé les esprits. Ni overdose, ni suicide, ni sida, ni accident de voiture, il a succombé à un cancer. Il avait 65 ans, un âge où mourir n'est plus le symptôme d'une vie d'excès. Ainsi les demi-dieux des années 70 réintègrent-ils les lois communes de la biologie. Cela ne les rapetisse pas, au contraire. Quand ils étaient légendes vivantes, les livres qui leur étaient consacrés, si valables fussent-ils, dégageaient toujours une espèce de fadeur. Maintenant qu'ils ne sont plus que l'ombre d'eux-mêmes, les voilà mythes en roue libre, personnages disponibles, chair à chapitres: ils entrent en littérature.

François Bon a déjà écrit sur Dylan (un mythe politique) et sur les Rolling Stones (un mythe générationnel). *Led Zeppelin* est un choix plus radical, car ce qui s'y joue est un événement purement musical: la naissance, à un instant donné, en un lieu donné, d'un son improbable, épousailles de sueur et de saturation électrique que la presse baptise en 1969 «hard rock». «Sensation brute d'une pâte, de nappes soulevées par le son épais de la basse, étarquée par le cogne-

ment grave de la batterie», écrit Bon et, preuve que, désormais, le rock n'appartient plus au rock, qu'il est devenu une histoire universelle, on peut parfaitement lire sa minutieuse chronique sans réécouter une seule fois Led Zep (même si l'un des effets secondaires de sa lecture est de vous remettre en tête, comme une ritournelle entêtante, les passages d'accord de *Stairway to Heaven*). Sous la plume de l'écrivain, la pulsion musicale qui a porté le chanteur Robert Plant et le guitariste Jimmy Page trouve une force suffisante pour former à soi seul un univers complet, avec ses tensions, sa dramaturgie, sa pulsation intime.

Stairway to Heaven, justement: enregistrement du solo de guitare. Après les premières prises, Page reste seul au milieu d'une débauche d'enceintes. «Il y a douze pistes de son qui lui parviennent, avec basse, batterie, orgue et les premières guitares. [...] Il est physiquement enveloppé dans la vibration matérielle de l'air (c'est seulement ce qu'il perçoit, l'air qui vibre, plus le son). [...] Il se fait passer trois fois de suite, sans jouer, immobile, debout entre deux murs d'enceintes, là où on en est de la bande. Et alors il enregistre trois fois de suite cette improvisation ultime [...]. Page passera le reste de la nuit à se demander lequel choisir. On sait qu'il ne parlait presque pas, en régie, mais que parfois, écoutant, on voyait ses yeux se fermer, ses épaules accompagner le rythme: on savait alors que c'était cela, la bonne prise.» Quelque chose a bien eu lieu, par rapport à quoi les autres épisodes, plus convenus, prennent leur sens. Car il faut bien le dire, les vies des rock stars se ressemblent. L'Angleterre grise du début des

années 60, l'ennui préadolescent, le premier électrophone et soudain, l'étincelle. «L'énigme des chanteurs, c'est leur engagement, et celui-ci ne révèle que bien plus tard sa légitimité. Si on ne se lance pas bien avant l'âge mûr, aucune chance d'y arriver.» L'enjeu n'est pas la sociologie, mais de capter le déploiement du désir. Désir du fan, au concert de Nancy, 27 mars 1973, «la première fois que je voyais Led Zeppelin en vrai» et comment ça l'accompagne encore. Désir de l'idole, tête tournée par la gloire, la drogue, les filles, parce que, ces sons hurlants, «c'est son corps à soi qu'on y cherche» et que ça irradie. Désirs troubles de Page, enfin, qui trimbale dans ses bagages «fouet et autres instruments de cuir» pour scènes de domination avec une certaine Cindirella, dont Bon demande: «Renverse-t-elle les rôles, est-ce cela pour lui le refuge –un refuge de garçon timide, de garçon mutique, qui bascule de la domination sur scène à l'abandon du corps, puisque Page, épuisé après cette séance avec accessoires, oublie et trouve là sa récompense? Car, ensuite, de fait, il dort.»

A l'orée des années 70, le rock fut une gigantesque usine à transformer des ados en divinités. Jimi Hendrix et Freddie Mercury en sont deux autres, où l'on retrouve quelques jointures mal limées qui signent le même moule. Par exemple, le problème de l'autorisation parentale de sortie de territoire pour les premières tournées à l'étranger (Bon: «Ça fait terriblement rock'n roll, non?»). Ou la manie de jouer d'une guitare imaginaire (Hendrix à l'armée, Plant en concert). Pour devenir rock star, il faut d'abord y croire –croire que le rock est



une nouvelle façon de jouir du monde. Quitte à ce que le monde tarde à suivre: à Woodstock, quand Hendrix monte enfin sur scène, l'aube se lève et les deux tiers du public sont partis se coucher. Mais c'est dans ce décalage, justement, que s'ouvre l'espace du récit.

◆ ÉRIC AESCHIMANN